

Nancy LOPEZ

**SUR LA TRACE
DU LOUP**

**Auto-édition
Octobre 2016**

1.

Il était fatigué, fatigué de sa vie dont il pensait ne plus rien maîtriser. Le seul fait de se lever le matin constituait une épreuve. Plus rien ne l'intéressait, ni son travail, ni son entourage.

Une angoisse permanente le taraudait et sa poitrine était sans cesse oppressée. Alors, du jour au lendemain, il avait décidé de partir, il ne savait pas pour combien de temps. Ce n'était pas une fuite, mais une planche de salut avant de sombrer complètement dans la dépression, dont il frôlait le seuil. Il devait absolument récupérer un peu d'énergie car il se sentait vidé.

Ne cherchant pas une destination particulière, cette annonce, consultée au hasard sur Internet proposant un séjour dans un motel au fin fond de l'Utah, à un prix attractif, avait retenu son attention. Partir à tout prix, s'éloigner le plus possible, pour ne pas avoir la tentation de revenir, c'était vital. Sans trop savoir ce qu'il allait faire, il avait réservé une chambre pour les deux mois d'été.

Juillet et août étaient en général assez calmes pour les cabinets d'avocats. Ses associés étaient tout à fait capables d'assumer sa charge de travail. Aucun scrupule ne l'habitait car il n'avait pas pris de vacances

depuis trois ans.

Simon se faisait l'effet d'être une éponge. Il absorbait les chocs depuis des années, sans réaction. Aujourd'hui, il n'en pouvait plus et avait décidé de réagir avant de tomber dans l'engrenage des antidépresseurs.

Dix ans d'un travail acharné lui avait permis d'asseoir la notoriété du cabinet d'avocats, ouvert à New York, avec ses deux meilleurs amis, sitôt ses études de droit terminées. Une bonne clientèle en droit des affaires leur assurait des recettes annuelles conséquentes et régulières.

Ces cinq dernières années avaient apporté leur contingent de tragédies. Son père était mort d'un cancer sans qu'il ait pu lui dire combien il l'aimait. Simon se sentait coupable d'avoir négligé ses parents, il était tellement pris par son travail. Pourquoi n'avait-il pas insisté pour leur faire quitter Boston afin de les rapprocher de lui, leur seul enfant? Il ne voulait surtout pas de contrainte supplémentaire au nom de sa sacro-sainte liberté. Culpabilité et remord de ne pas lui avoir dit au revoir, rongeaient son cœur.

Il avait alors convaincu sa mère de tout quitter pour venir vivre à New York où elle ne se plaisait pas du tout. Regrettant ses amis, elle s'ennuyait et se plaignait de ne pas le voir assez souvent, même s'il lui consacrait une soirée par semaine.

La voir vieillir était devenu une fatalité. Pourtant, il manquait singulièrement de patience devant ses petits oublis ou ses plaintes relatives à des douleurs baladeuses. Sitôt prononcés, il regrettait immédiatement ses mots d'agacement, quand il voyait les larmes embuer ses yeux. Mais, aucun mot gentil ne sortait de sa bouche

pour se rattraper. Et les dîners hebdomadaires se terminaient souvent en silence. Sa mère, mal à l'aise, lui disait, aussitôt le dessert avalé: « Mon chéri, tu es fatigué, tu devrais rentrer chez toi ». Ce qu'il faisait généralement sans autre commentaire, amplifiant son sentiment de culpabilité.

Trois ans après le décès de son père, un nouveau drame allait bouleverser sa vie. Malgré l'insistance de sa femme, Jenny, il avait retardé d'année en année la conception d'un enfant. Ils étaient encore tous deux étudiants lorsqu'ils avaient décidé de se marier.

Une fois leur diplôme obtenu, ils avaient choisi délibérément de ne pas travailler ensemble en pensant à préserver leur couple. Jenny avait trouvé un emploi salarié d'avocate dans une association de défense de l'environnement. Cela leur avait permis de survivre les premières années, alors que l'affaire de Simon démarrait.

Jenny parlait souvent de faire un bébé, mais il en avait repoussé l'échéance, prétextant le manque d'argent dans le ménage, puis leurs carrières professionnelles qui mobilisaient leur temps et leur énergie. Pour ses trente ans, Jenny avait organisé une fête. Parents et amis étaient invités. Jenny lui avait annoncé devant tout le monde, qu'elle était enceinte de deux mois.

Malgré le grand vide qui l'avait alors envahi, Simon avait encaissé sans broncher. Il avait parfaitement joué le rôle de celui qui savait. Mais les invités partis, il s'était étonné d'avoir ainsi appris la nouvelle. Elle lui avait répondu sèchement : « Encore faudrait-il que tu trouves un moment pour discuter avec moi ! » Il n'avait pas répondu. Elle n'avait rien ajouté.

A quoi bon chercher la polémique, il refusait de

s'interroger sur leur relation de couple qui battait de l'aile depuis quelques temps.

Les premiers mois de la grossesse s'étaient bien passés. Ils avaient retrouvé une nouvelle complicité. Simon était finalement content de savoir qu'un petit être allait venir remplir sa vie.

Mais, les deux derniers mois, Jenny dut être hospitalisée avec quasi-interdiction de marcher. Simon passait le plus de temps possible avec elle le soir en sortant du bureau.

Les médecins donnaient peu d'explications mais on sentait chez eux une inquiétude. Avant le terme, ils décidèrent de provoquer l'accouchement d'urgence car ils n'entendaient plus battre le cœur du bébé. Après dix heures de souffrance atroce, il n'était pas question, vu les circonstances, d'attendre davantage. Les médecins prirent enfin la décision de faire une césarienne. La maman était trop épuisée. Ils craignaient pour la vie du bébé.

Simon était resté avec elle les deux premières heures, lui tenant la main, lui caressant le visage, lui prodiguant des mots tendres ne sachant plus que faire pour la réconforter. Il n'avait pas pu en supporter plus. Il s'était assis dans un fauteuil de la salle d'attente, prostré, les yeux dans le vide. Sa mère l'avait rejoint essayant tant bien que mal de le sortir de sa torpeur.

Lorsqu'un médecin était venu l'avertir qu'il allait faire la césarienne, Simon s'était mis à pleurer doucement. Sa mère était désarmée de voir son grand garçon dans un tel désarroi. Il ne savait que répéter, la tête entre les mains: « pourquoi ? pourquoi ? » Il se sentait une nouvelle fois si impuissant face aux événements.

Puis, on lui annonça que le bébé était mort mais il n'entendit pas les explications. Il était comme ailleurs, hébété, la tête vide

Jenny s'était endormie, éreintée. Il resta à son chevet toute la nuit en lui tenant la main. Elle ouvrait les yeux de temps à autre, le regardait, mais ils n'échangeaient aucune parole. Il eut ainsi le temps, comme à son habitude, de se constituer une carapace.

Se montrer fort face au désespoir qu'il pressentait chez sa femme était indispensable. A sa sortie de l'hôpital, elle refusa d'évoquer le sujet. Elle redémarra son travail très vite. La vie reprit son cours, tout au moins c'est ce qu'il croyait.

Les rares fois où ils faisaient l'amour, il lui disait : « Alors c'est aujourd'hui qu'on le fait ce bébé ! » Elle ne répondait pas. Leur union était presque mécanique, bien loin de la fougue des premières années de vie commune.

Six mois après, elle lui annonça sa décision de demander le divorce. Elle ne l'aimait plus. Elle avait rencontré quelqu'un. Une fois de plus, il encaissa le choc sans réagir, sans poser de questions, se sentant naturellement responsable de l'échec de leur mariage. Le lendemain, elle avait fait ses valises. Devant les placards vides, il s'écroula en pleurant. Une fois de plus, le sort s'acharnait contre lui, il n'y pouvait rien. Il était la frêle brindille face à l'ouragan.

Une heure après, il s'était raisonné. Au moins, maintenant la situation était claire. Il n'y avait plus de malaise ni de faux-semblants. Pour se convaincre lui-même, toutes les raisons étaient bonnes. Il ne chercha même pas à la rencontrer. Après tout, faire l'autruche, la tête dans le sable pour ne rien voir, procure un vague

sentiment de sécurité.

Le divorce fut réglé très rapidement sans heurt. Simon gardait l'appartement et devait verser à Jenny une somme rondelette, en compensation, en plus d'une pension alimentaire qu'il jugea raisonnable. Ils étaient d'accord au moins sur un point : il ne saurait y avoir de problèmes d'argent entre eux.

Le travail constituait son refuge favori. Assommé de fatigue, il ne rentrait chez lui que pour se jeter sur le lit et dormir. Son existence était faite d'automatismes. Il vivait depuis dans une sorte de brouillard, machinalement, avec le sentiment d'une solitude extrême. Sa mère avait essayé maintes fois de lui conseiller de voir un psychologue. Il lui répondait systématiquement : « Mais non, maman, je vais très bien. Tu n'as pas à t'inquiéter. »

Et puis, il avait eu le déclic. Un soir en sortant du bureau, une petite voix intérieure lui avait dit : « Cela ne peut plus durer ! » Il devait changer d'air. Sitôt arrivé chez lui, machinalement il brancha l'ordinateur et se connecta sur Internet sur un site de voyages. Une annonce clignotait : « Goulding's Lodge, des vacances, comme vous n'en avez jamais vécues ! »

Une fois la connexion établie, il eut tous les détails du site idyllique vanté par l'accroche publicitaire: plusieurs bâtiments rassemblés au pied d'une falaise rouge, face à un paysage démesuré. Proche de Monument Valley, l'ensemble hôtelier était situé dans la réserve indienne Navajo, près de la frontière entre l'Utah et l'Arizona. C'était un ancien poste de commerce indien établi en 1923.

Il se dit : « C'est tout à fait ce qu'il me faut » : le grand air, les randonnées, marcher et respirer pour se

vider de toute cette tension accumulée. Il y avait encore des disponibilités. Il donna ses coordonnées pour une réservation de deux mois.

Il annonça son départ le lendemain à ses associés, départ prévu pour la semaine d'après. Ils furent un peu surpris de ce revirement, mais ne posèrent pas de questions, trop heureux de voir leur ami réagir enfin. Eux aussi, avaient maintes fois essayé d'établir le dialogue avec Simon car ils étaient inquiets de son mutisme dépressif. Mais ils s'étaient systématiquement heurtés à un mur de silence.

Il téléphona à sa mère pour l'avertir de sa décision de prendre des vacances, ajoutant qu'elle devait en faire autant. Il lui proposa de lui payer un voyage où elle voulait et de contacter ses amies de Boston pour leur proposer de l'accompagner. Elle devrait s'arranger pour rester quelques temps chez elles, à leur retour, car il ne connaissait pas exactement la durée de son escapade.

Elle essaya bien de discuter en lui disant :

- Tu ne vas pas faire de bêtises au moins ?
- Mais non, maman, ne t'inquiètes pas. Tu vois bien que je suis fatigué. Cela fait des années que je n'ai pas pris de vacances. Je n'ai pas du tout l'intention de me suicider, si c'est à cela que tu penses. J'ai juste besoin de partir, de prendre l'air, de vivre autre chose. Je pars avec le portable, tu pourras me joindre à tout moment. Et puis, toi aussi tu as besoin de te changer les idées. »

Elle contacta deux amies veuves comme elle et d'un commun accord, elles décidèrent d'aller tout simplement passer un mois en Floride dans un appartement en location. Bien qu'un peu surpris par ce

choix, Simon comprit qu'à leur âge, ces dames souhaitaient avant tout la sécurité.

Tout fut réglé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Simon put ainsi prendre l'avion à la date prévue, 1^{er} juillet, rassuré pour sa mère qui avait déjà rejoint ses amies à Boston.

Son avion atterrit à l'aéroport de Phœnix à 10h00. Il avait immédiatement loué un 4x4 et avait pris la route. Il avait à peu près 300 miles à parcourir, sur des petites routes, c'était six à sept heures de conduite assurée. Il arriverait à Goulding's Lodge dans la soirée.

2.

Il était fatigué, fatigué de sa vie dont il pensait ne plus rien maîtriser. Cela faisait des lunes qu'il courait au devant de la mort. Il semblait l'avoir enfin rencontrée. Plus besoin de lutter, plus besoin souffrir. L'angoisse perpétuelle qui oppressait sa poitrine s'estompait au fur et à mesure que s'envolait le souffle de vie. Étendu face contre terre, il ressentait uniquement la brûlure de la balle qui l'avait atteint en pleine poitrine, sans véritable souffrance. Il n'osait pas bouger comme si l'immobilité pouvait retenir les derniers instants lui restant à vivre.

Les images défilaient en vitesse accélérée dans sa tête. Loup Gris se revoyait au milieu de sa tribu Cheyenne coulant des jours heureux, lorsque la vie était rythmée par les déplacements des troupeaux de bisons. Il était tout jeune alors et insouciant. Il ne se posait pas de question sur sa destinée. Tout semblait dans l'ordre des choses au sein de sa tribu, même la guerre contre les autres peuples indiens.

Il se souvenait de son enfance avec Petite Biche. Ses camarades se moquaient de lui parce qu'il jouait avec une fille. Mais cette fille là était capable de se battre comme un guerrier et elle n'avait besoin de personne pour se défendre. Il lui avait appris à frapper là

où cela faisait mal. Sa fragilité apparente n'avait d'égal que son courage. Loup Gris intervenait seulement lorsque la force de l'adversaire rendait le combat inégal.

Leur amitié d'enfance s'était transformée au fil du temps en un amour profond. La petite fille malingre était devenue une magnifique jeune femme aux formes épanouies. Quelle chance il avait eu de goûter à ce bonheur! C'était la femme la plus douce, la plus tendre de la terre. Il l'aimait tellement. Elle était son âme sœur. Souvent, ils se comprenaient sans avoir besoin de parler.

Un jour, elle lui avait annoncé qu'il allait être père. Il sentit ce jour là un courant de force vitale le traverser comme si le petit être qui poussait dans le ventre de Petite Biche grandissait aussi en lui. Sa fierté était si grande, qu'il fit le tour du camp pour l'annoncer à tout le monde. Aujourd'hui une éternité s'était écoulée depuis cette période de grand bonheur. Les souvenirs les plus récents étaient faits de larmes, de sang et de mort. Une grande tristesse envahissait son cœur.

Loup Gris était un grand chasseur et un grand guerrier. Son courage était légendaire et il ne refusait jamais de partir au combat. Il avait participé à de nombreuses attaques contre les autres tribus, les Pawnees ou les Crows.

Avec les hommes blancs, c'était différent. Ces hommes là ne les respectaient pas en tant qu'adversaires, ils voulaient les exterminer de la surface de la terre. Ils les considéraient comme des êtres inférieurs, des sauvages sanguinaires. Cela le rendait fou de colère.

Depuis quelques temps, il ne supportait plus toutes ces atrocités, ces escarmouches sanglantes contre les soldats. Lorsque des femmes et des enfants étaient

massacrés dans les deux camps, ce n'était plus la guerre, du moins au sens où lui et ses frères l'entendaient.

Chaque jour qui passait amoindrissait les forces de son peuple. Les morts succédaient aux morts. Les cérémonies funèbres étaient devenues les seules occasions de célébrer les coutumes Cheyennes. Loup Gris sentait que la fin était proche.

La tribu s'était rassemblée dans le camp de Sand Creek pour discuter d'un accord de paix. Après des heures de discussion, leur chef Chaudron Noir avait su convaincre la majorité des combattants de rendre les armes, même si un accord unanime n'avait pas été recueilli.

Chaudron Noir avait mis en haut de son tipi le drapeau américain et la bannière blanche en signe de paix. Ceux qui souhaitaient poursuivre la lutte avaient alors quitté le camp, manifestant ainsi leur désaccord contre cette décision.

Petite Biche allait bientôt accoucher. Après une longue hésitation, c'était essentiellement pour cette raison que Loup Gris n'était pas parti avec les autres. Même s'il en avait assez de la guerre, il ne se sentait pas prêt pour la paix ou tout au moins la paix des blancs qui voulaient les parquer dans des réserves, les habiller comme des blancs, les faire vivre comme des blancs. Loup Gris ne savait pas qu'un funeste destin s'annonçait.

C'était un petit matin glacé de novembre 1864. Près de mille miliciens du Colorado commandés par le colonel Chivington s'approchèrent silencieusement du camp endormi. Les chiens aboyèrent pour donner l'alarme, mais c'était déjà trop tard. Le signal de l'attaque fut donné au cri de : « Tuez les tous, petits et

grands... Les lentes deviennent toujours des poux ! »

Affolés, les Cheyennes fuyaient dans tous les sens tandis que Chaudron Noir s'époumonait en vain à crier: « Nous voulons la paix! » Les soldats tiraient à bout portant sur tout ce qui bougeait. Quelques guerriers tentèrent de riposter pour protéger la fuite de ceux qui avaient réussi à échapper aux balles.

La majorité des morts étaient des femmes, des vieillards et des enfants. Les femmes imploraient la grâce, elles furent froidement abattues au revolver. Les enfants couraient entre les tentes, ils furent tirés comme des lapins.

Ce cauchemar dura deux jours, les soldats achevèrent les blessés, les scalpèrent et mutilèrent les corps de leurs victimes.

Quelques jours plus tard, le colonel Chivington, fêté en héros, révéla avec fierté que ce jour là, plus de cinq cents Cheyennes avaient été exterminés lors « d'une des plus sanglantes guerres indiennes jamais conduites dans la prairie. »

Loup Gris n'eut pas conscience de ce qui se passait réellement. Petite Biche et lui étaient sortis de leur tipi, à moitié endormis. Ils voyaient des silhouettes fantomatiques courir dans la poussière soulevée par les chevaux. Les éclairs de feu, sortant des fusils, ressemblaient à des petites étoiles. Les cris désespérés, les gémissements se mélangeaient au bruit sourd de la chute des corps sur le sol. Ils s'étaient mis à courir droit devant eux, ne sachant où aller. Ils trébuchaient sans arrêt sur des cadavres allongés par terre.

Il ne savait comment protéger Petite Biche, car les balles pleuvaient de partout. Ils n'avaient pas vu d'où arrivaient celles qui les avaient atteints. Elle était